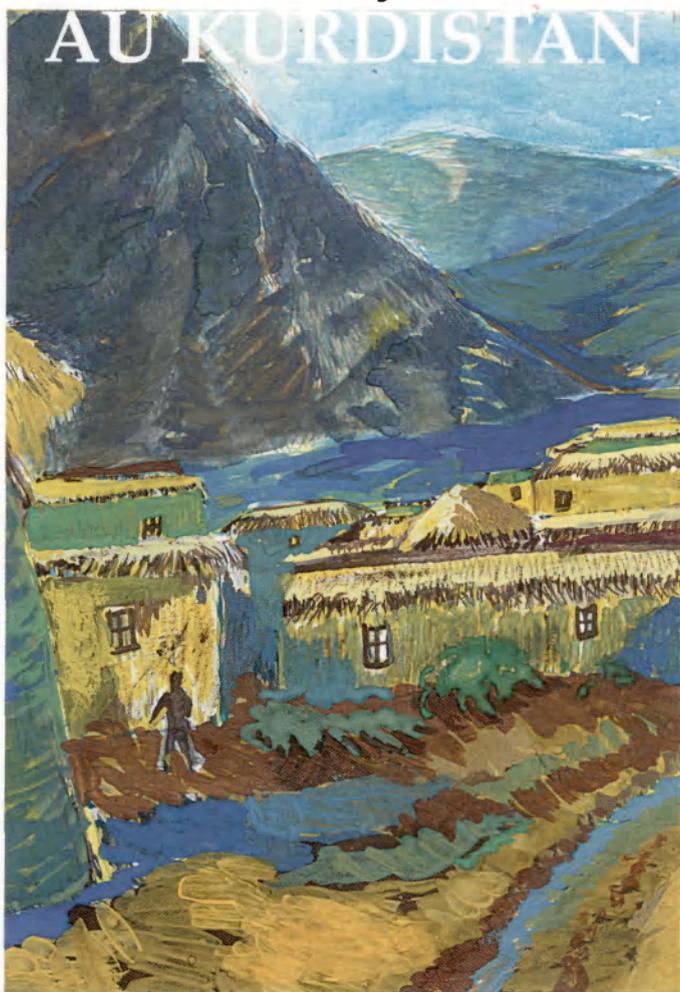


Mahmut BAKSI

mon enfance

AU KURDISTAN



Jeunesse L'Harmattan

Mon enfance au Kurdistan

Collection Jeunesse

*dirigée par Aliette Sallée, Martine Michon
et Denis Rolland*

- ABA Noureddine, *Natacha chat chat.*
AUGER J.-C., *La pagode d'or. Aventures en Birmanie.*
BELLET A., *La vengeance de la Joconde.*
BELLET A., *Le cahier rouge de Lisa Mabelle.*
BELLET A., *Black label à Belleville.*
BELLET A., *Les démons du Petit Palais.*
BENREDJAL L., *Naïveté et malices animales (contes berbères).*
CADORE I., *Soleil, diable et merveilles.*
COLLECTIF BOSNIE, *L'enfance blessée.*
COLLEGE HELENE BOUCHER, *L'île de tous les dangers et autres robinsonnades.*
EMECHETA B., *Le corps à corps.*
ESTIVAL F., *Au Pérou les poches vides.*
GENIN Alain, *Mossangué, le vieux pygmée.*
GOHIER J., *Au pays des dunes.*
HARGOUS S., LEGENDRE A., *C'est arrivé au Tibet.*
HATUBOU S., *Contes de ma grand-mère (contes des Comores).*
KERISEL F., *Histoires de justice aux quatre coins du monde.*
KICHENASSAMY F., *Chabin ou la trilogie bouclée.*
LAFLAQUIÈRE A., *La folle de Barbès.*
LAFLAQUIÈRE A., *Le fils du vent.*
LAFLAQUIÈRE A., *Fatoumata, ma tante.*
LAFLAQUIÈRE A., *Fahri à Paris.*
LOUSSALA J., *Matthès et Yonide.*
LYCÉE MOLIÈRE de Rio de Janeiro, *Rio aux Éclats.*
MAURIN-GOTIN R., *Manman D'lo et autres contes bilingues français-créole.*

Mahmut BAKSI

**MON ENFANCE
AU KURDISTAN**

Traduit de l'allemand par
Marlyse LESCOT

Dessins de
Çinar AZİZOĞLU

L'Harmattan

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie BARNÉOUD
B.P. 44 - 53960 BONCHAMP-LÈS-LAVAL
Dépôt légal : mai 2000 – N° d'imprimeur : 11928

TABLE DES MATIERES

Le petit cochon	7
Une vie de chien	17
Les étrangers	23
Le dragon	41
Main dans la main avec mon père	49
Le costume	65
La fuite	75

LE PETIT COCHON

On était à la fin du printemps. Au loim, les hautes montagnes scintillaient dans la lumière rouge du lever de soleil. L'astre s'élevait lentement au-dessus des cimes. L'aube que nous attendions avec tant d'impatience était enfin là.

Dans le village, tout le monde était debout, prêt à affronter une journée pleine d'aventures palpitantes. Les hommes du village et les garçons de plus de six ans s'étaient rassemblés sur la place du marché. Les hommes étaient armés de couteaux, de pistolets, de fusils, de gourdins, de marteaux et de haches. Nous, les gamins, avions des pierres dans les mains et des couteaux à notre ceinture.

Dans notre village, les enfants devaient apprendre très tôt à se défendre contre les dangers de la nature. Les adultes, nos parents et grands-parents, faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous transmettre un peu de leur expérience de la vie et de leur connaissance des secrets de la nature. Cela s'était toujours passé ainsi dans notre village.

Je n'avais que six ans, mais je savais déjà que j'étais différent des autres enfants, plus pauvres.

Je portais un pantalon de fine laine bleue teinte à la maison et rebrodée par ma mère. Ma chemise de soie marron n'avait pas de col. Autour de la taille je portais une ceinture frangée de glands et, sur les manches de ma chemise, ma mère avait cousu une petite poche en tissu aux motifs dorés et argentés, qui contenait un verset du Coran. Ce verset devait m'assurer la protection d'Allah et me rendre un peu plus raisonnable, car j'étais un gamin très turbulent. Sur la tête, je portais une écharpe de plusieurs nuances de jaune, enroulée à la manière d'un turban kurde. Elle sentait bon le parfum dont ma mère l'avait aspergée.

Mais ce qui me distinguait avant tout des autres enfants du village, c'était mes bottes en caoutchouc noir brillant de *Gislaved*, doublées à l'intérieur d'un tissu rouge. Je les prêtais parfois à ceux des enfants qui exécutaient mes ordres, faisaient ce que je voulais, prenaient soin de mes chiots et me portaient sur leur dos quand je voulais jouer au cheval et au cavalier. Pour eux, ces bottes représentaient un rêve inaccessible.

Pendant les quelques instants où je leur permettais de porter mes bottes et de se

montrer ainsi à leurs parents, ils m'obéissaient au doigt et à l'œil.

Ma mère étant la fille du riche agha' qui possédait tout le village, j'estimais que j'avais le droit de frapper les autres enfants et de les forcer à faire ce que je voulais. Je me permettais même de défier à la lune ceux qui étaient plus grands et plus forts que moi, car je savais très bien qu'ils n'oseraient pas me battre.

A la ceinture, je portais un très beau couteau effilé au manche incrusté de nacre, dont le fourreau en ivoire descendait jusqu'à mes genoux, tel un sabre.

Ce matin-là, mon grand-père apparut le dernier montant Koumeyt, un superbe demi-sang blanc, de loin le plus beau cheval du village. Trois serviteurs suivaient à pied, portant différentes armes. Tous ensemble, nous formions un groupe d'environ cinquante hommes, de tous les âges, et j'étais l'un d'eux.

Grand-père nous divisa en plusieurs groupes ; le soleil ne s'était pas encore complètement levé lorsque nous nous mîmes en route pour le fleuve Garzan.

Chaque année, à la même époque, c'était le même spectacle, celui de la guerre contre les

sangliers sauvages, impitoyables et dangereux. Cette guerre était sans fin. Chaque année, nous pensions avoir remporté la victoire, mais les sangliers revenaient sans cesse, en plus ou moins grand nombre.

Pour les habitants de la vallée du Garzan, ils représentaient un véritable fléau. Mon grand-père, en particulier, leur vouait une haine farouche. Avec leur énorme groin, ils fouissaient la terre et creusaient des trous sous les plantes pour atteindre les racines qu'ils appréciaient tout particulièrement. Ils saccageaient les champs où poussaient les premiers germes de blé, d'orge et de sésame.

Nous traversâmes les champs pour atteindre le fleuve et arrivâmes enfin sur le champ de bataille. Chaque groupe prit position à l'endroit qui lui avait été assigné. Les hommes les plus expérimentés se dirigèrent à cheval vers l'endroit où ils savaient que les sangliers se cachaient.

Avec force cris et battements de tambour, ils s'efforçaient de les faire sortir de leur trou afin de les diriger vers le fleuve.

Cela ne tarda pas: une dizaine de sangliers, suivis de leurs petits, coururent se réfugier sur les berges du fleuve. Les bêtes adultes auraient

pu se sauver en abandonnant les marcassins, mais elles cherchaient au contraire à protéger leurs petits. Tous tombèrent sous nos balles ; ceux qui n'étaient pas tués sur le coup étaient achevés à l'arme blanche.

Mon couteau à main, je me tenais avec quelques camarades de jeu au bord du fleuve, où nous attendions l'arrivée des sangliers. Soudain, une laie et ses six petits sortirent en trombe des fourrés et fondirent sur nous. Les petits étaient rayés de jaune et ressemblaient à des melons d'eau. Un homme d'un certain âge me cria de déguerpir aussi vite que je pouvais, car il craignait que la laie ne m'attaque. Mais avant qu'elle pût m'atteindre, une balle dans la tête la cloua au sol.

Les marcassins s'enfuirent dans toutes les directions, sauf un qui se précipita vers moi. Je me jetai sur lui et le pris dans mes bras. Voyant cela, les villageois se mirent en colère et m'apostrophèrent violemment : « Lâche cet animal répugnant, si tu ne veux pas te faire bouffer ! »

Le petit sanglier tremblait comme une feuille et, de peur, fit soudain ses besoins sur moi. Je me mis à pleurer, tout en tempêtant et en abreuvant les villageois d'injures, comme je le faisais chaque fois que quelqu'un osait me critiquer.

Mon père et mes oncles maternels arrivèrent peu après. Ils me donnèrent l'ordre de relâcher le marcassin, sans toutefois se hasarder à le toucher eux-mêmes. Car pour eux, comme le dit d'ailleurs notre religion, c'était l'animal le plus dégoûtant au monde. Mais pour moi, cette petite bête tremblante était comme un petit enfant perdu et orphelin. Je refusai donc de leur obéir. Bien plus, je me jetai à terre en serrant le marcassin contre moi pour le protéger, et pleurai de plus belle. Soudain j'entendis la voix de grand-père. Du haut de son beau cheval, il tira trois coups en l'air et cria : « Fichez-lui la paix à ce gamin! Il est aussi sale que l'animal - et dangereux de surcroît. A la maison, il a déjà mis six chiots dans la cour, qui mangent, boivent et dorment avec lui. Quelle importance s'il y ajoute un sanglier... Un jour, il couvrira de honte toute notre tribu ».

Grand-père était furieux. Mais je soupçonne qu'au fin fond de lui-même il ressentait un peu de fierté. C'est en tout cas le sentiment que j'eus lorsque je croisai son regard. Il appréciait les fils qui ont du caractère, et j'étais le fils de sa fille, après tout. Et qui aurait pu se montrer plus fort qu'un gamin de six ans qui venait tout juste de maîtriser un dangereux animal ?

Fou de bonheur, je rapportai le marcassin à la maison. Comme je savais que ma mère avait

peur des sangliers, je le mis dans l'abri que j'avais fabriqué dans la cour pour mes six chiots, qui étaient mes meilleurs amis. J'avais pris l'habitude de prendre du yaourt, du fromage, du lait, de la viande ou du pain dans l'armoire de ma mère, que je donnais aux chiots au lieu d'en faire profiter les autres enfants, qui avaient pourtant souvent faim.

Mon grand-père, toujours en selle, m'avait devancé et avait raconté l'histoire du petit sanglier à ma mère qui m'accueillit avec des cris de fureur. Tout en se pinçant les narines, elle déclara que je pouais déjà le cochon et qu'elle se retenait pour ne pas vomir.

« Dieu te punira », me dit-elle, « comme il m'a punie pour t'avoir comme fils ». Après quoi elle donna l'ordre à notre servante Wesê de me laver à grandes eaux et de me mettre des vêtements propres. Je n'offris pas la moindre résistance, sachant fort bien que c'eût été inutile.

Au bout d'une heure, je réussis à échapper au regard vigilant de ma mère et me glissai hors de la maison. Sous ma chemise, j'avais caché du pain, du fromage et de la viande pour le petit sanglier.

Arrivé près de l'abri des chiots, je vis un spectacle horrible qui me fit claquer des dents et

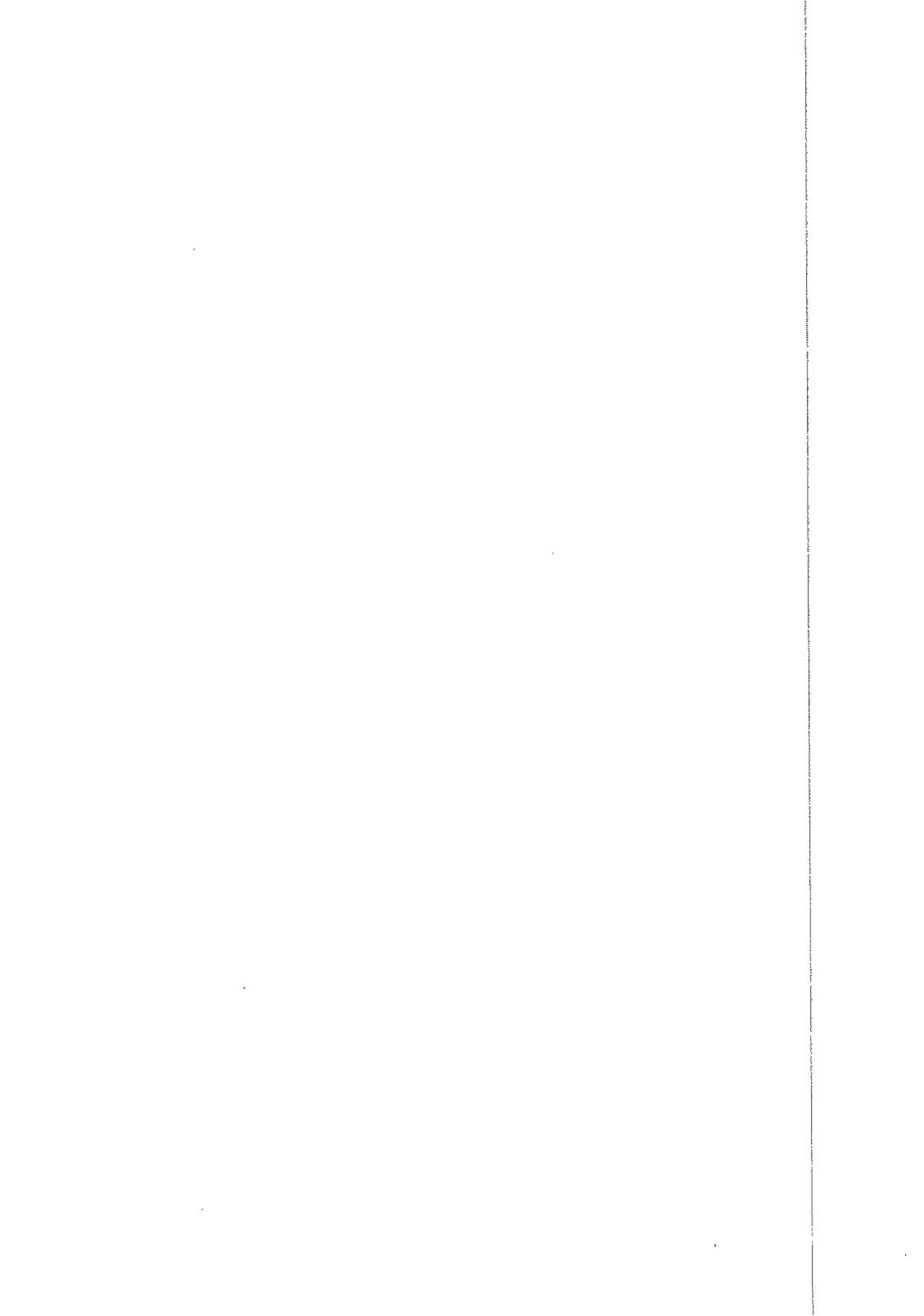
manqua me faire m'évanouir. Le marcassin gisait à terre, sans vie !

Il avait été déchiqueté par les chiots. Il avait des plaies au cou, d'où s'écoulait le sang. Je me précipitai et le pris dans mes bras, mais ses yeux restèrent fermés. Il était mort.

Je me mis à hurler comme un possédé, tout en maudissant le monde entier, les habitants du village, mon grand-père, les chiots et les chiens adultes.

Tout le village accourut à mes cris. Hommes et femmes, garçons et filles formèrent un cercle autour de l'abri. Alors mon grand-père apparut tenant à la main un bâton qu'il abaissa à deux reprises sur ma tête. Puis il me dit: « Mon jeune fils. Tu es courageux, mais tu es également stupide. Aussi bête que tes chiots. Si tu avais eu un peu plus de bon sens, tu n'aurais jamais mis le marcassin avec les chiots. Tu aurais dû réfléchir au fait qu'il était un étranger pour eux. Ils ne connaissaient pas le petit sanglier, ils ne parlaient pas la même langue, ils n'étaient pas de la même couleur et n'avaient pas la même odeur que lui. Pour s'accepter, jouer ensemble et s'entendre entre eux, les animaux doivent d'abord s'habituer les uns aux autres. Cela prend du temps et demande beaucoup de patience. Tout comme pour les êtres humains ».





UNE VIE DE CHIEN

Chaque année, à l'automne, les nomades descendaient des montagnes pour passer l'hiver avec leurs bêtes dans notre vallée. Lorsque revenait le printemps, ils repartaient à nouveau avec leurs vaches, leurs moutons, leurs chèvres et leurs mulets pour retrouver la fraîcheur et les vertes prairies des montagnes autour du lac de Van.

Les nomades étaient connus pour la beauté de leurs filles et la puissance de leurs chevaux. C'était toujours la même tribu qui venait chez nous; elle était composée d'une vingtaine de familles qui vivaient dans de vastes tentes noires. Leur arrivée représentait à chaque fois un grand événement pour les enfants que nous étions.

La caravane des nomades était toujours suivie par des loups qui se nourrissaient de chèvres, d'agneaux et d'autres jeunes animaux. Afin de se protéger eux-mêmes ainsi que leurs bêtes contre ces forces du Mal, les nomades possédaient une cinquantaine de chiens de

toutes les tailles, parfaitement dressés et soignés avec amour. Chaque fois qu'ils revenaient dans notre village, c'était la gnerre entre leurs chiens et les nôtres.

Ils se battaient de toutes les manières imaginables et sur tous les fronts comme deux armées ennemies. Et comme les chiens des nomades étaient beaucoup plus forts que nos maigres bêtes faméliques, nous, les enfants, nous nous jetions dans la mêlée et nous efforcions à l'aide de bâtons et de pierres d'assurer la victoire à nos chiens.

Grand-père et les hommes du village ne faisaient rien pour empêcher la guerre entre les chiens. Un *no man's land*, véritable frontière verte, séparait le village des tentes noires. Franchir cette frontière sans autorisation était extrêmement dangereux. Les chiens des nomades attaquaient tout être vivant qui s'approchait par mégarde trop près des tentes.

Mais il arrivait parfois que des bandes de loups attaquent le village, égorgeant moutons et chèvres. Alors les chiens des nomades et les nôtres s'unissaient pour se battre contre l'ennemi commun. Et nous, les enfants, étions les spectateurs fascinés de cette réconciliation inattendue, bien que temporaire, car dès qu'ils avaient emporté la victoire sur les loups, les

chiens reprenaient leur attitude hostile et se remettaient à se battre entre eux. La guerre entre les chiens ne connaissait pas de fin.

A l'approche de l'été, les nomades démontraient leurs grandes tentes noires en poils de chèvre, rassemblaient leurs animaux et emmaillotaient leurs nouveaux-nés qu'ils attachaient sur le dos de leurs mulets. Puis ils repartaient comme ils étaient venus. Il leur fallait trois à quatre semaines pour atteindre les frais pâturages de haute montagne où l'herbe était verte et tendre.

Souvent, ils laissaient un ou plusieurs des leurs derrière eux au cimetière du village, et abandonnaient leurs chiens qui étaient trop vieux, malades ou blessés, à leur triste sort. Pour nous, enfants, c'était terrible de voir leurs souffrances et leur chagrin. Lorsque les nomades se mettaient en route, les vieux chiens suivaient leurs maîtres comme à l'accoutumée, mais on ne voulait plus d'eux, et ils se faisaient chasser sans pitié avec force coups de bâton.

Ils finissaient par comprendre et retournaient au village, où ils grimpaient sur les toits pour donner libre cours à leur douleur. C'était affreux de les voir et de les entendre. Tels des êtres humains, levant la tête vers le ciel, ils ne cessaient de gémir ou de hurler à la mort.

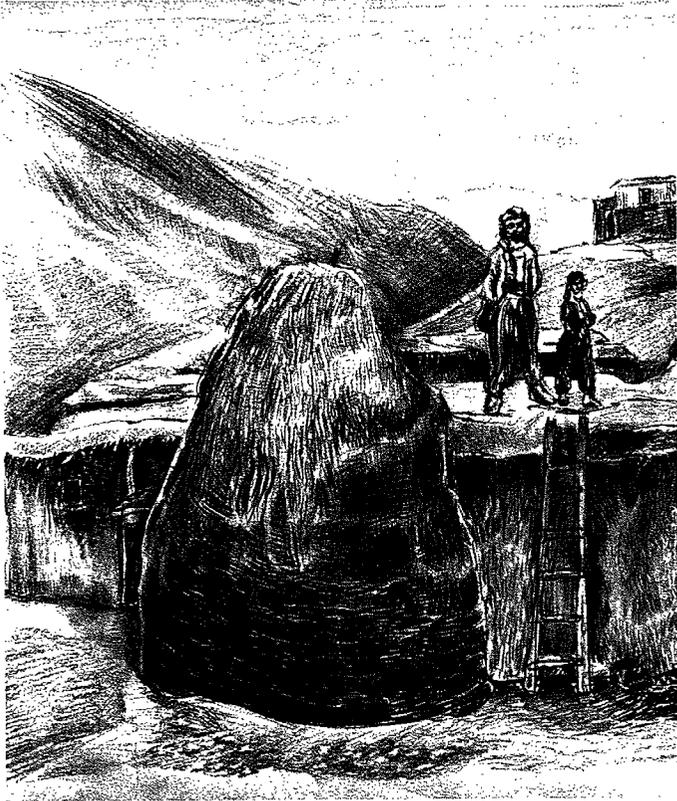
Les vieux chiens ne parvenaient pas à accepter leur sort. Incapables de comprendre pourquoi ils avaient été abandonnés, ils perdaient le goût de vivre et donc aussi l'appétit. S'affaiblissant de jour en jour, ils finissaient par tomber malades. La nuit, ils hurlaient si fort qu'on ne parvenait plus à trouver le sommeil, et leurs cris s'entendaient jusque dans les villages des environs.

Les habitants du village ne les traitaient guère mieux que les nomades. Ils les battaient souvent et leur donnaient à peine à manger. Pas un geste amical, pas un mot gentil à leur adresse. Ils étaient seuls au monde ; à la fin, ils n'avaient même plus la force de jouer, ni de se toucher. La vie ne les intéressait plus.

L'un après l'autre, ils disparaissaient dans la fournaise de l'été ou allaient crever tout seuls derrière une pierre dans les champs. Les quelques rares chiens qui résistaient à la faim et aux humiliations et parvenaient à survivre jusqu'au jour où les nomades revenaient des montagnes, rassemblaient leurs dernières forces pour courir, tout joyeux et remplis d'espoir, au-devant de leurs anciens amis.

Mais ils déchantaient rapidement. Loin de les accueillir, leurs anciens maîtres les chassaient brutalement ; refusant alors de les reconnaître,

les chiens les attaquaient et les mordaient sauvagement, jusqu'à faire couler le sang. Sans doute obéissaient-ils aux lois barbares de la nature. Ces chiens, qui, des années durant, avaient protégé les enfants et les animaux des nomades contre les loups, les serpents venimeux et les scorpions, et qui leur avaient donné de nombreuses portées, étaient soudain devenus pareils à des vieillards sans droits parmi des étrangers dans un pays étranger. Il arrivait néanmoins parfois que leurs anciens maîtres leur lancent un morceau de viande, mais nos jeunes chiens se jetaient immédiatement sur eux et le leur arrachaient de la gueule.



LES ÉTRANGERS

La vallée du Garzan était comme en feu sous le soleil brûlant. On pouvait à peine respirer. Les pierres et le sable sur les berges du fleuve étaient pareils à des charbons ardents. Cela sentait le brûlé partout. Un jour, lorsque je grimpai les pieds nus sur un rocher, la peau de la plante des pieds y resta collée.

La chaleur était à ce point accablante que même les serpents venimeux ne se montraient plus, alors qu'en temps normal on les voyait souvent onduler sur les chemins autour du village. Jour après jour, pourtant, les hommes du village continuaient à travailler sous le soleil implacable. Je me demandais pourquoi ils ne restaient pas comme nous à l'intérieur des maisons, où il faisait plus frais.

Cet été-là, grand-père se montra plus nerveux, plus irritable, voire même méchant, qu'à l'accoutumée. Il ne cessait de crier et se querellait avec tous ceux qu'il croisait sur son chemin. Parfois, il donnait même des coups. A mesure que les jours passaient, il forçait les villageois à travailler de plus en plus vite.

Au début du printemps, on avait commencé à construire dix maisons en torchis juste à l'entrée du village. Avec l'eau qu'ils étaient allés chercher au puits, les hommes avaient pétri de l'argile et de la paille avec leurs pieds jusqu'à obtenir une pâte épaisse, dont ils firent des briques qu'ils mirent à sécher au soleil. Ensuite, ils avaient construit les murs; à présent, ils finissaient les toits et menuisaient du bois pour les portes et les châssis des fenêtres.

J'avais pris l'habitude, après le petit-déjeuner, de me rendre sur le chantier où j'observais les progrès des travaux. De la conversation des hommes je compris que le travail ne leur plaisait pas.

Les villageois pauvres et sans terres, les travailleurs des champs et les serviteurs de Grand-père habitaient des maisons très rudimentaires. Chaque famille ne disposait que de deux pièces. Les toits des maisons se touchaient et formaient une seule grande terrasse ; l'été, les familles venaient y dormir dans de grands lits en bois entourés d'une clôture en drap pour protéger les occupants contre les moustiques et les regards indiscrets. Les villageois pauvres n'avaient même pas le droit de construire un étage et devaient partager l'espace, même durant les nuits les plus froides de l'hiver, avec leurs animaux.

Avec trois pièces, une cuisine et même un petit jardin, les maisons en construction étaient nettement plus spacieuses. Mais la maison de Grand-père, où je vivais avec mes parents, mes frères et sœurs, mes oncles et tantes maternels ainsi que leurs enfants, avait trois étages et comprenait douze pièces. Tel un château, elle dominait les maisons des habitants du village. De sa véranda, Grand-père pouvait observer tout ce qui se passait dans le village ; de là, il régnait sur les hommes et les animaux et régissait les activités de tous les habitants.

Bientôt on posa les portes et les fenêtres ; il ne manquait plus que les âtres et les cheminées pour se chauffer. Encore quelques jours, et les nouvelles maisons seraient fin prêtes.

« Si vous n'avez pas terminé dans trois semaines », menaçait Grand-père tous les matins, « je vous chasse du village et j'abats tout votre bétail. Vous n'avez aucune idée de mes problèmes. Vous êtes comme les cochons qui ne font rien d'autre que fouir la terre de leur groin ».

Personne ne savait, ni les enfants, ni les adultes, ni même ma mère, pourquoi Grand-père était à ce point irrité et grognon, ni pour quelle raison il harcelait tellement les ouvriers du chantier.

Pour qui faisait-il construire ces maisons ?
Avait-il l'intention de se remarier et d'y loger les
parents et la famille de sa nouvelle femme ?

Grand-père était connu pour son amour des
femmes ; il exploitait à fond les commandements
et les prescriptions de l'Islam dès qu'il s'agissait
de la question des femmes. C'est ainsi qu'il
avait toujours quatre épouses simultanément
chez lui. Et comme, un hiver, ne supportant plus
ce mode de vie, une de ses femmes s'était jetée
dans le fleuve, il était fort possible que Grand-père
songeât à reconstituer son petit harem.

Le village tout entier bruissait de rumeurs et
de questions : qui donc allait habiter ces
maisons ? On racontait que Grand-père était
tombé amoureux d'une fille nomade, et qu'elle
et sa famille avaient décidé de quitter la vie
nomade et de s'établir dans notre village.

A l'approche de l'automne, les enfants
montaient sur les toits pour scruter l'horizon.
Nous attendions impatiemment le retour des
nomades. Il nous tardait de revoir leurs grands
troupeaux et leurs vêtements chamarrés, et de
goûter à nouveau leurs bons fromages. Nous
allions pouvoir nous rassasier une fois de plus
de leur viande, de leur beurre, de leur lait et de
leur yaourt, car nous échangeions notre blé et
notre pain contre leur fromage et leur viande.

Mais l'été n'était pas encore fini et il était bien trop tôt pour que les nomades quittent les hauts-plateaux. Je me disais que Grand-père attendait peut-être d'autres hôtes.

Enfin, les maisons furent terminées et Grand-père retrouva sa bonne humeur. Il était de si bonne humeur, en fait, qu'il autorisa les habitants du village à cultiver en paix leurs propres petits lopins de terre et à faire chauffer la bouillie de moult de raisin et de blé qui leur servirait de provisions pour l'hiver dans de grandes marmites de fonte près du fleuve. L'odeur du moult bouilli se répandait à travers toute la vallée du Garzan.

Et puis se produisit ce que j'attendais depuis si longtemps, sans savoir au juste quoi. Un jour, au petit matin, avant même le lever du soleil, je fus réveillé par des coups de feu, une dizaine environ. D'autres suivirent, et en quelques minutes, tous les habitants du village avaient sauté hors de leurs lits et étaient montés sur les toits pour voir qui avait bien pu tirer.

D'abord, je vis six soldats à cheval, suivis d'une vingtaine de mulets lourdement chargés qui portaient des grelots tintinnabulant autour du cou. Sur leur dos s'amoncelaient du mobilier, des lits, des matelas et des paniers remplis de vêtements et d'ustensiles de ménage. Environ dix hommes les conduisaient.

Derrière eux marchaient autant de femmes et une trentaine d'enfants de tous âges. Plus loin venait un troupeau de vaches suivies de chèvres et de moutons qui allaient gambadant; des chiens couraient çà et là.

Je vis de suite que ces étrangers n'avaient rien de commun avec nos nomades, ni dans leur apparence, ni dans leur façon de s'habiller. Mais comme les enfants recevaient le plus souvent des taloches lorsqu'ils posaient des questions, je n'osai pas demander aux adultes qui étaient ces gens. Nous avons appris que les soldats étaient dangereux. Quand ils venaient au village, c'était pour enrôler nos pères et les frères adultes de nos mères dans l'armée turque. Parfois, ils ne venaient que pour nous faire peur, afin de nous faire comprendre qui était le maître dans le pays. Ils en profitaient pour détruire quelques maisons et extorquer de l'argent à Grand-père. Cette fois, pourtant, les soldats avaient l'air bien disposés à notre égard. Grand-père fit appeler son bel étalon blanc Kumeyt, l'enfourcha et partit tranquillement, suivi de quatre serviteurs, à la rencontre de la caravane qui s'approchait du village.

Du haut du toit, je vis que les soldats à cheval avaient rebroussé chemin pour accompagner les étrangers jusqu'à la petite place du marché. Ces gens n'étaient vraiment pas habillés comme nous.

Les pantalons et les vestes des hommes ne ressemblaient en rien aux vestes et aux pantalons bouffants à rayures blanches et noires et cousus à la main de la vallée du Garzan. Ces hommes portaient des vêtements de ville, exactement pareils à ceux qu'endossaient Grand-père, ses fils et mon père lorsqu'ils partaient en voyage d'affaires.

Les femmes portaient de larges pantalons sous leur robe et des foulards multicolores noués sur la nuque, très différents des fins foulards blancs de nos mères. Leurs pieds étaient chaussés de pantoufles.

Les petites filles avaient les cheveux courts et une drôle d'allure, car elles avaient fourré leurs vêtements à l'intérieur de leur pantalon bouffant. Les enfants avaient tous l'air craintif et cherchaient à se cacher derrière leurs mères. La plupart d'entre eux avaient des cheveux blonds, des yeux bleus et une peau claire. Les garçons avaient le crâne pratiquement rasé. Ils portaient des chemises et des culottes courtes ; nous n'avions jamais vu un tel spectacle.

Grand-père souhaita la bienvenue aux nouveaux arrivants dans la langue des soldats. Mais comme il mélangeait le kurde et le turc, nous pûmes comprendre à peu près ce qu'il disait. En vérité, il ne parlait pas très bien le turc ;

il parvenait pourtant sans peine à se faire comprendre.

Puis il serra les mains des nouveaux habitants mâles du village et accompagna chaque famille jusqu'à sa maison. Ensuite, il invita les soldats à entrer dans la sienne, où les attendaient des montagnes de nourriture. Après avoir passé la nuit sur les routes, les soldats étaient recrus de fatigue et avaient grand faim.

Voilà donc les gens qui allaient habiter les maisons nouvellement construites. Je me surpris à penser qu'il y avait peut-être parmi eux une nouvelle femme pour Grand-père.

Après cette journée riche en événements, j'eus de la peine à m'endormir. Je me réveillai plus d'une fois en criant et en donnant des coups de pieds à mes frères cadets couchés à mes côtés. J'étais complètement déboussolé. Surtout, je ne parvenais pas à comprendre pourquoi tant de ces enfants avaient les cheveux blonds et les yeux bleus, ni pourquoi ils se cachaient derrière leurs mères au lieu de venir jouer avec nous. Et pourquoi portaient-ils des vêtements si comiques ?

D'où venaient ces étranges enfants ? Pourquoi étaient-ils venus dans notre village ? Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Toute la nuit, je me creusai la tête avec ces questions.

Lorsque ma mère me réveilla en fin de matinée, elle me lava comme d'habitude le visage et me servit le petit-déjeuner, que je refusai comme toujours. Ensuite, elle nous accompagna, mes grands frères et moi, chez Grand-père.

Il était assis au milieu de la plus grande pièce de la maison. Une cinquantaine de ses plus proches parents s'étaient rassemblés autour de lui : épouses, fils, filles, gendres, brus et petits-enfants. Grand-père paraissait inquiet et très nerveux, et gardait son bâton pointé sur nous. Puis il dit : « A présent, écoutez-moi. Il s'agit d'une question sérieuse, et vous devez m'écouter attentivement, car je ne répéterai pas ce que je vais vous dire. Et vous devrez suivre mes instructions ».

Nous avions très peur de Grand-père. Je pense que plus d'un enfant avait dû faire pipi dans sa culotte rien qu'en l'apercevant. Il était si dur et frappait souvent de son bâton sans raison ni retenue quiconque avait eu le malheur de lui déplaire.

« Ceux qui sont arrivés hier dans notre village sont des Turcs de Bulgarie », reprit-il. « Ils ne parlent que le turc. Ils ont quitté leur patrie bulgare pour venir vivre en Turquie. L'Etat turc les a envoyés dans nos villages kurdes de la vallée du Garzan afin de nous

Pas un adulte ne sortit pour essayer de nous arrêter ; ils se contentèrent d'observer ce qui se passait sans intervenir.

Soudain, j'entendis la voix de Grand-père qui arrivait à grands pas en brandissant son bâton. Ceux d'entre nous qui eurent le malheur de tomber entre ses mains reçurent une volée de coups et de taloches. Il était fou de rage et, tout en maudissant et en invectivant ses petits-enfants, menaça de chasser le village tout entier.

Il hurla : « Vous ne savez pas ce que vous faites ! Qu'est-ce que je pourrai dire demain lorsque les militaires turcs reviendront pour voir comment se portent nos hôtes ? Je vous garantis que, lorsqu'ils verront les dégâts que vous avez causés, vous irez tout droit en prison, et là, vous apprendrez le goût des matraques turques. Ils feront de vous tous de la pâtée pour leurs chiens ! »

Les menaces de Grand-père eurent un effet immédiat. Les hommes du village nous rassemblèrent et nous firent entrer dans la grande pièce de la maison de Grand-père. Nous étions serrés comme des harengs. Nous tremblions de peur, car nous savions ce qui nous attendait. Lorsque Grand-père entra dans la pièce avec son bâton, nous nous cachâmes le

enseigner le turc. Et si vous, les enfants, vous n'apprenez pas rapidement à parler cette langue, je vous ferai goûter de mon bâton, sinon les soldats turcs reviendront pour vous emmener ».

Des Bulgares. Turcs. Une autre langue. Mais de quoi exactement parlait Grand-père ? Où se trouvait cette Bulgarie ? Les seuls Turcs que nous connaissions étaient des militaires. Mais ces étrangers n'avaient ni fusil, ni uniforme.

Les adultes avaient l'air aussi surpris que nous. Tout le monde resta silencieux. Nous étions plongés dans nos réflexions, et nos cerveaux travaillaient à pleins tours sans trouver de réponse. Finalement, un des frères de ma mère rompit le silence.

« Père, où se trouve la Bulgarie? », demanda-t-il.

« La Bulgarie se trouve au-delà des hautes montagnes, de l'autre côté de la mer », répondit Grand-père. « Là-bas, on veut se débarrasser de tous les Turcs qui refusent de se convertir au christianisme. Beaucoup ont déjà été tués, d'autres se sont enfuis aux quatre points cardinaux. D'autres encore se sont réfugiés ici, et sont nos hôtes à présent », déclara Grand-père d'un ton décidé. « Dieu ait pitié de ceux qui ne viendraient pas en aide aux Bulgaro-Turcs qui sont dans le besoin. D'autres questions ? ».

Un autre frère de ma mère se racla la gorge et dit : « Mais pourquoi ont-ils la peau si claire ? Les Turcs normaux ne sont pas comme ça ».

Grand-père fut soudain décontenancé. Cherchant une réponse, il se tut un instant, puis lui vint une idée.

« Pourquoi nos chiens sont-ils différents de ceux des nomades ? », dit-il. « Chez les êtres humains, c'est comme chez les chiens. Les uns sont blancs, les autres noirs, jaunes ou bruns. Dieu a de grands tonneaux remplis de toutes les couleurs, qu'il utilise pour qu'on ne se ressemble pas tous. Nos ancêtres disaient que l'homme et l'animal prennent la couleur de ce qu'ils mangent. Les Turcs de Bulgarie mangent de la viande blanche ».

Grand-père avait l'air très content de ce qu'il venait de dire. Il poursuivit : « Souvenez-vous de ce que je vous raconté à propos des hommes noirs que j'ai vus à La Mecque il y a quelques années. Ils m'ont fait peur tout d'abord, mais ensuite je compris qu'ils avaient une tête, un corps, des bras et des jambes comme nous. Seules les couleurs que Dieu nous a données nous différencient. Et comme vous le savez, Dieu est le plus grand artiste au monde ».

« Mais », s'exclama une des sœurs de ma mère, « j'ai entendu dire par quelqu'un du village voisin que les Turcs de Bulgarie mangent de la viande de porc. C'est pourquoi je pense que nos enfants ne doivent pas jouer avec les leurs. Et nos enfants ne doivent pas davantage apprendre le turc. J'ai plus de trente ans et j'ai toujours su me débrouiller sans parler une autre langue que le kurde. Pour moi, le plus important est que Dieu aime mes enfants et ne les punisse pas ».

Les paroles de ma tante mirent Grand-père en fureur. Il se mit à hurler et à la menacer, car il ne supportait pas la contradiction. Il affirma à plusieurs reprises que les Turcs de Bulgarie étaient de bons musulmans et tout à fait fréquentables, même s'ils avaient dû manger de la viande de porc là-bas, puisqu'ils n'avaient rien d'autre à se mettre sous la dent. « Je sais qu'ils détestent la viande de porc et qu'ils sont aussi purs que nous », dit-il pour clore la discussion.

Puis il fit signe à ses serviteurs de servir le repas. Comme toujours, il y avait de la viande d'agneau, du riz et un plat de légumes. Après le repas, les garçons recevaient d'habitude un morceau de chocolat. Les filles, elles, avaient droit à un coup de bâton.

Selon Grand-père, le destin des filles était de se marier et de devenir servante dans la famille de leur mari. Les fils, par contre, restaient au domicile parental pour renforcer leur propre famille et la perpétuer de génération en génération. Il était en outre de leur devoir de protéger les villages et les terres de la famille contre tous les ennemis.

Le soir de cette journée mémorable, lorsque la chaleur se fut un peu atténuée, nous sortîmes comme d'habitude jouer au-dehors. Soudain, nous fumes entourés d'enfants aux yeux bleus et aux cheveux clairs. Ils se tenaient debout, sans bouger, et nous regardaient avec des yeux apeurés, le visage impassible. Nous jouions à la balle avec une pelote faite de poils de vache. Soudain, la balle atterrit à leurs pieds, mais ils n'osèrent pas la ramasser.

En proie à une grande curiosité, je pris un bâton et me dirigeai vers le groupe. Avec la pointe de mon bâton, je piquai un des garçons au ventre et lui demandai en kurde : « Comment t'appelles-tu ? *Navê te çi ye ?* » Immédiatement, il me tourna le dos, dit quelque chose à un de ses copains et éclata de rire. Je devins fou furieux. Comme il parlait drôlement ! Même son rire était incompréhensible. Je lui donnai un coup de bâton sur la tête et me mis à crier. Alors, mes camarades de jeu se mirent à leur jeter des

pierres ; effrayés, ils prirent leurs jambes à leur cou et disparurent.

Nous les poursuivîmes avec des pierres et des bâtons, en leur donnant des coups lorsque nous parvenions à les rattraper. Beaucoup furent blessés à la tête, et le sang coulait sur leur front et le long de leur nuque. D'autres furent atteints au visage, aux bras ou aux jambes. Tous hurlaient, imploraient la miséricorde de Dieu et essayaient de s'enfuir, en courant aussi vite que leurs jambes le leur permettaient en direction de leur maison.

Là, ils furent recueillis par leurs mères, qui s'efforcèrent de les protéger de leur corps. Mais en vain, car nous nous jetâmes également sur elles.

Les enfants plus âgés se mêlèrent à leur tour à la bagarre, et les Bulgaro-Turcs durent se réfugier dans leurs maisons dont ils verrouillèrent les portes. Mais notre fureur était si grande que nous ne pouvions plus nous arrêter. Nous brisâmes les fenêtres à coups de pierre et fracassâmes les portes. Notre vœu le plus cher aurait été de chasser les nouveaux arrivants du village et de les noyer dans le fleuve. Notre colère était encore plus forte que notre peur de Grand-père et notre crainte du châtement de Dieu.

visage derrière nos bras. Il se mit à nous frapper violemment sans distinction d'âge ni de sexe. Bientôt, tous les cousins et cousines saignèrent du nez, de la tête ou ailleurs sur le corps.

Puis Grand-père quitta la pièce et verrouilla la porte derrière lui. Pour nous punir de notre bêtise, il nous y laissa deux jours sans boire ni manger, après avoir proféré une dernière menace : « Celui qui crie ou fait du chahut verra sa peine augmentée ».

Notre haine des stupides et blonds enfants bulgare-turcs ne fit que croître. Nous nous disions que c'était de leur faute si Grand-père nous avait punis. Et nous passâmes les deux jours à chercher le moyen de nous venger lorsque nous aurions retrouvé la liberté. Nous pourrions peut-être mettre le feu à leurs maisons, ou au moins leur arracher les yeux et les vêtements.

En vérité, il n'y avait pas que les enfants qui étaient en colère. Dès le premier jour, les habitants du village s'étaient montrés hostiles à leur égard. Ils ne parvenaient pas à comprendre pourquoi les Turcs de Bulgarie s'étaient vu attribuer les maisons que les hommes du village avaient construites. Et pourquoi les soldats turcs revenaient-ils toutes les semaines pour leur donner de grands sacs remplis de

conserves, de pain, de friandises et de vêtements ?

Ils amenaient également du bétail avec eux, et ces bêtes étaient beaucoup plus grandes et belles que les nôtres. Tout le monde s'en rendait compte, puisque tous les animaux paissaient ensemble dans la prairie. Leurs grosses vaches mangeaient davantage et donnaient plus de lait que nos petites vaches maigrichonnes, et leurs œufs de poule étaient plus gros que les nôtres. Et pourtant l'armée turque leur distribuait par sacs entiers des rations supplémentaires de nourriture.



LE DRAGON

Notre guerre contre les enfants bulgare-turcs se poursuivit tout au long de l'automne et de l'hiver. Souvent nous lâchions nos chiens sauvages sur eux pour qu'ils les mordent aux jambes. Nous voulions contraindre ces étrangers à rester à l'intérieur de leurs maisons. On volait leurs poules, leurs dindes et leurs coqs pour les remettre à nos serviteurs, qui les plumaient et les rôtaient à notre intention. Ma mère n'en a jamais rien su.

A la fin, les enfants étrangers se retrouvèrent prisonniers à l'intérieur de leur propre maison, dont ils n'osaient plus sortir. Ils étaient transis de peur. Pour eux, les champs autour du village étaient territoire interdit, de même que les berges du fleuve. Les jeux en plein air, et même les promenades, leur étaient aussi interdits.

C'est la raison pour laquelle ils n'eurent pas la possibilité, au cours de ce premier hiver, de faire connaissance avec les enfants des nomades, ni de goûter leur délicieux fromage et leur viande.

Mes amis du village, mes cousins et cousines du même âge et tous les autres enfants des habitants du village avaient chacun un talent particulier. Certains étaient très forts pour attraper les oiseaux, d'autres étaient capables de pêcher à mains nues les poissons du fleuve. D'autres encore étaient d'excellents dresseurs de chiens. Mais pas un n'était aussi rusé et courageux que Hamo.

Sa mère Zeyno était la servante de ma mère. Elle avait une poitrine opulente et avait allaité mon frère aîné ainsi que nombre de mes cousins et cousines. On racontait qu'elle avait un jour failli étouffer mon frère de ses seins, parce qu'elle s'était endormie pendant qu'elle l'allaitait. Après cet incident, les membres de ma famille ne voulurent plus d'elle comme nourrice, prétextant que son lait n'était pas bon.

Un de ses fils, Hamo, qui avait le même âge que moi, eut alors le droit, pendant deux ans, de téter tout seul le lait de sa mère. Il était aveugle d'un œil, avait constamment le nez plein de morve et pas un cheveu sur la tête - c'était bien la meilleure preuve que le lait de sa mère n'était pas bon. Le fait que de nombreux enfants du village souffraient d'une grave maladie des yeux, connue sous le nom de trachome, et que d'autres enfants avaient également des maladies de peau qui leur faisaient perdre leurs

cheveux - cela n'entraînait pas en ligne de compte. Hamo était empoisonné, un point c'est tout. Et la meilleure preuve, c'est qu'il était immunisé contre le venin des serpents. La chasse aux serpents était sa grande passion.

Il pouvait rester assis des heures entières devant un trou dans le sol en sifflant doucement, lorsqu'il savait qu'un serpent s'y était lové. Nous étions convaincus qu'il parlait leur langue, et lorsqu'un serpent sortait enfin sa tête du trou, il l'attrapait aussitôt par la nuque avec le pouce et l'index et le soulevait. Le serpent s'enroulait alors comme un brillant bracelet noir autour de son bras.

Hamo éprouvait une joie indescriptible à ce jeu. Tout son visage était illuminé de bonheur. A croire qu'il avait attrapé un bel oiseau au lieu de cette bête aussi hideuse que dangereuse. Les serpents étaient comme des jouets pour lui, et il ne les tuait jamais. Il les relâchait au bout de quelques instants et s'amusait à les regarder s'enfuir en ondulant.

Comme la traque des enfants turco-bulgares était devenu notre amusement préféré, je persuadai Hamo d'attraper des serpents et de les glisser sous la porte des maisons où s'étaient installées leurs familles. Quand ils découvraient un serpent sur le sol d'une de leurs pièces, ils

étaient tellement saisis de panique qu'ils se mettaient à pousser des cris d'orfraie. On les entendait dans tout le village.

Cachés derrière les buissons, nous étions presque morts de rire quand nous les voyions se précipiter hors de leur maison. Ce n'était pas si facile de tuer les serpents, car ils se faufilaient avec la vitesse d'un éclair sur les escaliers pour se réfugier dans la chaleur du toit, ou disparaissaient dans les crevasses et les fissures des murs.

Au Kurdistan, le printemps s'installe toujours très vite, et cette année-là aussi, la vallée du Garzan s'était transformée en une mer de fleurs multicolores aux reflets chatoyants. En une seule nuit, ce fut une floraison de narcisses, de perce-neige, d'asters blancs et jaunes, de crocus et d'innombrables variétés d'anémone. Des papillons et autres insectes voletaient au-dessus des fleurs ; toute la nature se réveillait. Les cigognes essayaient d'apprendre à leurs petits comment voler. Près de la source, les jeunes filles et les jeunes gens échangeaient des regards langoureux. L'air était enivrant de parfums. Même le fleuve participait au renouveau et était sorti de son lit ; on entendait son grondement de loin. Du haut des montagnes, là-bas à l'horizon, grossi des eaux de la fonte des neiges, il se précipitait dans la vallée.

Un jour de printemps comme les autres, nous nous étions rassemblés sur le toit pour y jouer au Paradis et à l'Enfer. Le soleil brillait et il soufflait une brise légère. Soudain, nous entendîmes un drôle de bruit, une sorte de susurrement, comme une voix venue de Dieu sait où. « Shshsh » faisait-elle. Cessant de jouer, nous cherchâmes à découvrir d'où pouvait bien venir ce chuchotement. Au bout d'un moment, notre regard s'arrêta sur un objet bizarre, qui dansait dans le ciel, loin au-dessus de nos têtes. Nous n'avions jamais vu pareille chose. Nous étions comme pétrifiés.

Une énorme chose bleutée qui ressemblait à un oiseau avec une longue queue volait au-dessus du village. Tantôt elle s'élevait très haut dans le ciel, tantôt elle plongeait vers le bas, puis dansait de gauche à droite. Nos têtes bougeaient comme des aimants au rythme de ses mouvements. Nos yeux fascinés étaient rivés à cette chose inconnue. Transis de peur, nous en avions perdu la parole. Pas un son ne sortait de notre gorge.

Soudain, je sentis une grande main prendre la mienne et y mettre un bâton autour duquel était enroulé un fil. Je me retournai et me trouvai face à face avec un des pères turco-bulgares que nous avions si souvent bombardés de petites pierres. Il me sourit avec chaleur, me caressa la

tête et me dit dans un kurde très approximatif :
« Pas peur. Toi prendre ».

Puis il lâcha ma main, me laissant seul accroché au bâton. J'avais tellement peur que je faillis fondre en larmes. Mes amis s'étaient égaillés dans toutes les directions et me criaient de lâcher le bâton si je ne voulais pas m'envoler au ciel et mourir. Je m'y accrochai au contraire de toutes mes forces, résistant de mon mieux à la traction du fil pour ne pas être emporté. Je devais avoir les yeux comme des soucoupes et tremblais de tout mon corps.

Lorsque le Turc bulgare s'aperçut de ma terreur, il se plaça derrière moi, reprit le bâton et se mit à enrouler le fil afin de faire descendre la chose qui dansait au-dessus de nos têtes. Elle finit par atterrir à nos pieds sur le toit. Alors, je vis qu'elle ressemblait à un oiseau.

Les autres enfants se rapprochèrent à nouveau. L'homme leur montra l'oiseau et dit dans son kurde approximatif : « Regarder, fait avec papier et petits bâtons. C'est un jouet, pas dangereux. Nous dire dans notre langue « *ucurtma* », c'est dragon ».

Ensuite, il se tourna vers moi et dit : « Pour toi, cadeau. Nous exercer ensemble, alors toi voir facile voler avec dragon. Demain, toi venir chez moi. Moi donner aussi vélo à toi ».

Nous avons pu voir les enfants des Turcs bulgares rouler sur des bicyclettes en bois fabriquées par leurs pères, et nous étions verts de jalousie. Ils avaient également des petites charrettes qu'ils poussaient à tour de rôle.

Ce n'était pas difficile, en effet, d'apprendre à « voler avec dragon ». Et c'était merveilleux, debout sur le toit, de le faire voler au-dessus du village !

Les autres enfants voulurent essayer à leur tour. L'un après l'autre, ils me demandèrent de pouvoir tenir le fil pendant quelques instants. Deux jours plus tard, je reçus le vélo. Il me fallut trois jours pour apprendre à me tenir en selle.

Le dragon et le vélo signifièrent la fin des hostilités entre les enfants du village et ceux des Turcs bulgares. Même les adultes devinrent amis. Et jusqu'au moment où ils quittèrent le village, nous apprîmes un tas de choses des Turcs bulgares.

Parmi eux, il y avait quelques sages-femmes et infirmières très compétentes, qui aidèrent nos mères à mettre leurs enfants au monde. Grâce à leurs remèdes, la vilaine maladie des yeux disparut peu à peu, et nos ventres, où sévissait souvent la diarrhée, furent guéris. Nos

animaux, qui se mélangeaient à leur bétail, forcissaient également. Bientôt, nous eûmes des oeufs de poule plus gros et des veaux plus sains.

Au cours de ces quelques années, il y eut de grands changements dans la vie du village. Mais nous aussi, nous avons influencé les Turcs de Bulgarie, qui se sont mis à parler le kurde et à porter des vêtements kurdes. Nous, par contre, nous n'avons pas appris le turc.

MAIN DANS LA MAIN AVEC MON PÈRE

C'était un lundi matin. Mon père et moi revenions du coiffeur. Mes cheveux avaient été coupés très courts. Je portais une veste de laine noire avec un col blanc et un sac sur le dos. A la main, je tenais un bâtonnet avec une pomme confite au bout, dans laquelle je mordais goulûment. Je regardais autour de moi avec étonnement, m'arrêtant de ci-de là devant une vitrine où je restais planté, les pieds rivés au sol, jusqu'à ce que mon père me force par une secousse à reprendre la marche. Il serrait si fort ma main dans la sienne qu'elle était devenue toute moite de sueur.

Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais cette journée, ni les sentiments que j'éprouvais à marcher main dans la main avec mon père. Il n'était pas seulement à côté de moi, mais aussi partout dedans moi. J'aurais souhaité pouvoir continuer indéfiniment à marcher ainsi, à porter ce même sac sur le dos et ces mêmes vêtements.

En cette matinée de septembre, mon père et moi n'étions pas les seuls dans la rue. Beaucoup

d'autres pères marchaient main dans la main avec leurs enfants. Tous avaient un air réjoui, car le but de la promenade était l'école, et les enfants attendaient ce moment avec impatience.

Nous arrivâmes dans la cour de l'école, où s'étaient déjà rassemblées des centaines de mères, de pères et d'enfants. Le directeur fit un discours qui fut applaudi par tous. Comme je ne comprenais pas le turc, mon père me traduisit ses paroles au fur et à mesure.

On nous partagea entre plusieurs classes. Je fus conduit dans l'une d'entre elles avec quarante autres enfants. Mon père avait dû me laisser seul, mais je n'avais pas peur.

L'institutrice entra. Tous les enfants se levèrent et se mirent au garde-à-vous. Il y avait un tel silence dans la classe qu'on aurait pu entendre tomber une aiguille. Au bout d'un moment, l'institutrice nous dit de nous asseoir et de poser nos mains recouvertes d'un mouchoir, d'où ne devaient sortir que les doigts, sur nos pupitres. Elle voulait vérifier si nous nous étions coupé les ongles et si nous possédions un mouchoir.

Je ne comprenais pas ce qu'elle disait, mais mes yeux me servirent d'oreilles et j'imitai les gestes des autres. Mais j'avais oublié mon

mouchoir à la maison, et lorsque la maîtresse s'en aperçut, elle se mit soudain à me taper sur ma tête rase avec sa règle, tout en criant quelque chose que je ne pus comprendre. Cette fois, mes yeux étaient incapables de venir en aide à mes oreilles.

Il ne me restait plus qu'à rester à ma place et à attendre en silence que la pluie de coups prenne fin. Finalement, un de mes camarades de classe lui dit quelque chose qui parut beaucoup l'étonner. Elle me regarda avec des yeux tout ronds et me lança méchamment quelques mots incompréhensibles. Puis elle retourna à son pupitre et s'assit.

J'avais cru entendre le mot « Kurde » dans la bouche du garçon, et je pensais qu'il avait dit que je ne parlais que le kurde et ne comprenais pas le turc.

C'était la première fois de ma vie que je me trouvais seul, sans ma mère, sans mon père, sans mes frères et sœurs, entouré d'étrangers qui parlaient une autre langue que la mienne.

Lorsque je revins chez moi après ma première journée d'école, je vis mon père debout devant la porte qui m'attendait. Pendant cinq longues heures, j'avais vécu comme un sourd-muet. Pas un enfant n'avait voulu jouer avec moi, ni

même m'adresser la parole. De temps à autre, j'avais pu saisir quelques mots sans suite, tels que « sale Kurde » ou « enragé de Kurde ». Je savais ce qu'ils voulaient dire. Pour les enfants de l'école, j'étais un dangereux animal, un loup sauvage.

A peine un mois auparavant, emportant des tonnes d'ustensiles de ménage, ma famille avait quitté le petit village où nous avions habité avec les autres membres de la famille, avec nos amis, nos cousins, nos cousines et nos camarades de jeu, et où tout le monde parlait le kurde, notre langue maternelle à tous. Mon frère aîné avait été envoyé dans une école coranique d'un autre village. Il était entendu qu'il deviendrait imam, c'est-à-dire un membre du clergé musulman. Mon père estimait donc inutile de l'envoyer dans une école turque. Le reste de la famille s'était installé dans la ville de Bismil, où mon père ouvrit une boutique de friandises.

Je me trouvais tout à coup à la merci d'un monde totalement étranger, où l'on parlait une langue que je ne comprenais pas. Il était strictement interdit de parler le kurde à l'école. Presque tous les autres enfants étaient des fils ou des filles d'officiers ou de fonctionnaires turcs originaires de la ville.

Il y avait très peu d'enfants kurdes. Nous avions tellement peur que nous n'osions même pas parler kurde entre nous pendant les récréations, car nous savions que les enfants turcs nous dénonceraient et que nous allions recevoir des coups. L'institutrice s'imaginait qu'elle pouvait nous enseigner le turc par la force. Elle était loin de comprendre qu'apprendre demande du temps et de l'amour.

A de nombreuses reprises, le directeur convoqua mon père pour lui donner l'ordre de me parler en turc à la maison, faute de quoi il se verrait obligé de me jeter à la porte et de dénoncer mon père à la police.

Je savais que, tant que je n'aurais pas appris le turc, je resterais en butte aux humiliations de la maîtresse et de mes camarades. Je haïssais les coups dans la cour de l'école, la terrible douleur que la maîtresse m'infligeait lorsqu'elle me tapait sur la tête avec sa règle, me pinçait avec force les bras ou me tordait méchamment les oreilles.

Il n'y eut bientôt plus un endroit sur mon corps qui ne fût couvert de bleus ou de bosses. Parfois, la maîtresse était tellement en colère que sa règle, sa baguette et ses doigts ne lui suffisaient plus; alors elle employait ses dents. Elle me mettait un morceau de sa robe sur le

bras et, de rage, me mordait cruellement. Comme elle me trouvait sale, elle évitait de me mordre dans la peau nue. Nous étions cinq enfants kurdes dans la classe, maltraités avec une violence inouïe au seul motif que nous ne parlions pas le turc. Elle était convaincue que seuls les mauvais traitements et la peur parviendraient à nous le faire apprendre.

J'avais si peur d'elle et j'étais tellement occupé à apprendre le turc que je ne me rendis même pas compte du passage du temps. Les belles couleurs d'automne pâlirent et disparurent, les arbres perdirent leurs feuilles et, bientôt, ce fut l'hiver.

Le printemps arriva tôt cette année-là. A Bismil, il plut sans discontinuer pendant des semaines. La pluie devenant chaque jour plus forte, on ferma l'école. Le ciel était d'un noir d'encre. Le tonnerre qui grondait et les éclairs qui zébraient le ciel ébranlaient toute la région. Là où la foudre tombait, elle mettait le feu aux maisons et aux provisions de bois et tuait hommes et bêtes. On aurait pu croire que le soleil s'était couché pour toujours et que la fin du monde était proche.

Moi, je vivais dans mon monde à moi, où n'existaient ni soleil, ni obscurité, ni pluie. J'étais totalement absorbé par l'étude du turc. Je

voulais tellement plaire à la maîtresse que je ne voyais rien de ce qui se passait autour de moi.

Lorsque la pluie cessa, je voulus montrer à la maîtresse que j'avais appris à parler couramment le turc et que je pouvais chanter toutes les chansons que chantaient les autres enfants. En fait, au cours de l'automne et de l'hiver, j'avais déjà appris à bien me débrouiller avec les autres écoliers. Mais lorsque j'eus cours avec la maîtresse et qu'elle me demanda de lui dire quelque chose, pas un son ne sortit de ma bouche tellement j'avais peur.

La pluie se remit à tomber. Je continuai à vivre le nez dans mes livres jusqu'au jour où mon père nous réveilla, mes frères et moi, à une heure inhabituelle, très tôt le matin.

Notre chambre était inondée, et mes parents puisaient l'eau avec des bidons d'essence vides pour la jeter au-dehors par une des fenêtres. Nous, les enfants, nous nous étions assis dans le lit commun pour observer comment l'inondation se répandait à travers la maison. On se disait que le lit allait sans doute bientôt se mettre à flotter. Mon père et ma mère avaient déjà de l'eau jusqu'aux genoux.

Comme la maison était faite en torchis, la pluie avait traversé le toit et l'eau entraît

également par les fentes de la porte. Dehors, l'eau était montée presque à hauteur des fenêtres, et tout ce qui bougeait devant la maison provoquait des vagues. Quand celles-ci atteignaient les murs de la maison, l'eau se cherchait un chemin à travers les fissures des murs et suintait par le châssis des fenêtres.

Mon père alluma la radio pour écouter les nouvelles en turc. Lorsqu'il entendit ce que disait la voix inconnue, son visage s'empourpra et ses mains se mirent à trembler. C'est tout juste s'il n'éclata pas en sanglots. Il cria à ma mère que leur vie n'avait plus de sens.

Le Tigre était sorti de son lit et avait dévasté tout le centre de Bismil. Trois mille personnes et des milliers d'animaux s'étaient noyés, toutes les boutiques de la ville s'étaient effondrées et avaient disparu dans les flots. Tout ce qui pouvait être arraché était emporté par le courant vers l'est, en direction de la Syrie et de l'Irak.

Le magasin de mon père, le plus grand et le mieux achalandé de la ville, nageait lui aussi dans le Tigre. D'après mon père, qui nous traduisait les paroles du présentateur de la radio, l'eau était remplie de morts, partout flottaient des vêtements, des pains, des cadavres d'animaux et des oiseaux qui s'étaient noyés.

Nous, les enfants, nous nous étions mis debout sur le lit et essayions de voir au-dehors par les fenêtres. Dans les arbres s'étaient réfugiés non seulement des oiseaux sauvages, mais aussi des poules, des coqs et des chats. Sur les toits se tenaient des gens, des vaches, des chèvres, des moutons et des chiens qui avaient pu échapper aux flots. Dans l'eau flottaient des marmites, des planches et toutes sortes de bric-à-brac.

Deux jours plus tard, le Tigre se retira et rentra dans son lit. Comme notre maison se trouvait en bordure de ville, elle avait été épargnée. Mais mon père resta très irrité et en colère. Souvent, il frappait autour de lui et se disputait sans raison avec notre mère chérie.

Personne n'était assuré dans la ville, mon père pas plus que les autres. En un instant, son magasin avait été détruit, le laissant sans ressources. Il était soudain devenu chômeur, mais il refusa, par orgueil, de retourner dans le village de Grand-père pour demander de l'aide.

L'aide d'urgence de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge se révéla très insuffisante. Pour un morceau de pain, on devait faire la queue des heures durant. Et comme mon père estimait qu'il était humiliant de mendier, il nous défendit de nous rendre là-bas.

Personnellement, je ne me faisais pas le moindre souci au sujet de la précarité de notre situation. Je ne souffrais pas de la faim, et la toux qui nous secouait, mes frères, mes sœurs et moi, depuis que l'eau s'était retirée, ne me dérangeait pas davantage. L'inondation avait résolu tous mes problèmes et j'étais le garçon le plus heureux de la ville. L'école n'existait plus, car elle avait été emportée par le fleuve. Je ne revis jamais l'institutrice turque. Sans doute faisait-elle partie des trois mille personnes qui s'étaient noyées dans le Tigre ; je ne versai pas une larme sur son sort.

Quelques semaines plus tard, un camion s'arrêta devant notre porte, d'où descendirent deux hommes. C'étaient les frères de mon père qui habitaient la ville de Bitlis, à trente lieues plus au nord dans les montagnes. Par la radio, ainsi que de la bouche de certaines connaissances de notre famille, ils avaient appris la nouvelle de la catastrophe et de la précarité de notre situation et compris que nous avions besoin d'aide.

Au bout de quelques jours, ils chargèrent tout notre saint-frusquin sur le camion et nous nous mîmes en route pour Bitlis. En raison du mauvais état de la route, très caillouteuse, le voyage dura plusieurs jours. Le camion n'était pas non plus en très bon état. On dut s'arrêter

souvent pour cause de panne de moteur ; à chaque fois, il fallait plusieurs heures au chauffeur pour le réparer. Nous, les enfants, nous trouvions ces arrêts plutôt amusants, car on nous permettait alors d'aller manger un morceau dans un des nombreux petits restaurants qu'on rencontrait le long de la route. Nous nous désaltérions dans l'eau froide des clairs ruisseaux qui coulaient le long des pentes, et tout cela me rendit enfin le sentiment de bonheur que j'avais perdu depuis les premiers jours d'école avec l'institutrice turque.

La ville de Bitlis était dix fois plus grande que Bismil. Elle s'élevait sur plusieurs hautes collines et était très ancienne. Toutes les maisons étaient en pierre et beaucoup plus grandes que celles de Bismil. Trois fleuves se rencontraient au centre de la ville; ils coulaient tranquillement et paisiblement dans leurs lits profonds, et on disait qu'il était impossible qu'ils débordent, deviennent dangereux, encore moins détruisent des maisons et tuent des êtres humains comme le Tigre à Bismil.

Dans le centre de Bitlis, plusieurs ponts historiques reliaient les différentes parties de la cité entre elles ; ils formaient le cœur de la ville. Comme je n'avais encore jamais vu de pont, j'eus très peur au début de tomber dans l'eau quand j'en traversai un, et

me tenais fermement accroché à la balustrade. Pour la première fois de ma vie également, je vis de la lumière électrique. La nuit, de grands réverbères éclairaient les rues de la ville. Mais dans les maisons, la plupart des habitants avaient encore des lampes à pétrole.

Peu à peu, les membres de notre famille aidèrent mon père à ouvrir un magasin de tissus. Ils étaient dans la même branche et avaient de bons contacts avec les autres marchands de tissus. Très vite, mon père fit de bonnes affaires et redevint le père aimant, joyeux et chaleureux d'avant.

Il acheta une grande et belle maison ancienne avec un immense jardin, où poussaient plus de six cents arbres d'essences différentes. Ils donnaient des fruits et apportaient de la verdure dans notre vie. Chaque matin, nous étions réveillés par le chant des oiseaux. Par la fenêtre, on voyait paître du gibier et sautiller des écureuils.

A tous points de vue, ma vie à Bitlis était bien meilleure qu'à Bismil. Comme mon école avait disparu dans le Tigre, nous n'avions aucun papier prouvant que j'y avais été en classe pendant près d'un an. Je dus donc passer un examen de langue afin de prouver au directeur que je savais lire et écrire le turc. Je réussis

l'examen de passage. A partir de ce moment, je n'eus plus peur de parler le turc avec les adultes, et ma crainte de devoir à nouveau subir les mêmes mauvais traitements qu'à Bitlis disparut également.

L'automne suivant, mes deux autres frères furent admis à l'école. Ayant renoncé à l'idée de voir son fils aimé devenir un membre du clergé, mon père l'avait retiré de l'école coranique. Mon frère était fou de joie.

L'hiver arriva tôt cette année-là. En octobre déjà, il commença à neiger et la neige ne cessa de tomber au cours des mois suivants. Elle finit par recouvrir les maisons d'une épaisse couverture. Pour permettre aux habitants de circuler, d'énormes chasse-neige étaient occupés jour et nuit à déblayer les rues et à creuser des routes et des tunnels.

Pour nous, enfants, la neige était une aventure passionnante. Pour aller à l'école, nous chaussons des skis. Au début, il nous arrivait fréquemment de nous fouler un genou ou une cheville, et nous étions alors obligés de rester quelques jours à la maison. Mais dès que nous étions rétablis, nous remettions nos skis et repartions à toute allure sur la neige. C'était merveilleux.

Les quatre années que j'ai passées à Bitlis ont été les plus heureuses de ma jeunesse. Mais un jour, ce fut terminé. La jeep de Grand-père s'arrêta devant la maison, et nous étions tout contents à l'idée de le revoir, car il nous rappelait les années de notre prime jeunesse et les vacances d'été au village. Mais notre joie fut de courte durée et se transforma en tristesse. Le Grand-père qui descendit de la voiture avait terriblement changé : il était tout pâle, vieilli et maigre comme un clou. Le suivaient sa jeune et belle onzième épouse avec son fils de six ans, une servante et le chauffeur.

Grand-père était malade. Il n'arrêtait pas de tousser et crachait du sang dans son mouchoir. Il était atteint de tuberculose et n'avait plus longtemps à vivre. Quand il se fut assis, une tasse de thé devant lui, il se mit à parler à mes parents, pendant que nous, enfants, nous nous tenions accroupis en silence dans un coin de la pièce.

« Je peux mourir à tout instant », dit-il. « J'ai malheureusement perdu confiance en mes fils. C'est la raison pour laquelle je ne veux pas mourir chez eux, je préfère mourir chez toi, ma fille chérie. Et je te transmets, à toi et à ton mari, tout pouvoir de décision sur nos propriétés, nos terres et nos machines. Quand je serai mort, vous devrez retourner au village pour vous y

établir. Sinon, toutes les richesses de notre lignée disparaîtraient. Mes fils sont de véritables loups.

Tu ne devras pas non plus m'enterrer dans le village. Je ne veux pas que les gens viennent jeter des pierres sur ma tombe, ni y déposer des fleurs. Je veux qu'on m'enterre dans un endroit secret, ici à Bitlis. Toute ma vie n'a été qu'un long combat. A présent, je veux reposer en paix pour l'éternité ».

Grand-père mourut une semaine plus tard. Mon père fit célébrer un service religieux pour ses funérailles dans une belle mosquée ancienne et distribua, comme c'est notre tradition, du pain, de la viande, des friandises et des vêtements aux pauvres, afin d'obtenir le pardon de Dieu pour les mauvaises actions de Grand-père.

A la fin du trimestre scolaire, mon père accomplit les dernières volontés de Grand-père. Il vendit notre belle maison et nous retournâmes au village. Je venais de terminer la cinquième et dernière année de l'école primaire et allais avoir treize ans.



LE COSTUME

Au cours des cinq années de l'école primaire, j'avais bien sûr appris à écrire et à parler assez correctement le turc. Mes camarades turcs, eux, avaient appris une foule d'autres choses : les mathématiques, la géographie, l'histoire et la biologie. Il y avait donc une grande différence entre eux et moi dans le domaine des connaissances et de notre évolution personnelle. La plupart d'entre eux allaient entrer au lycée, et plus tard à l'université où, pour être admis, il fallait passer des examens. Mes camarades turcs possédaient les connaissances nécessaires, mais pas moi.

Comme notre famille était revenue s'installer au village, on nous envoya, mon frère aîné et moi, dans un internat turc où nous devons suivre des cours pour devenir instituteur. Mon frère cadet fut envoyé chez une sœur de mon père dans une autre ville, où il y avait une école.

Nos cousins et cousines du même âge que nous, ainsi que les enfants des autres habitants du village, qui étaient tous restés sur place, ne

savaient ni lire ni écrire, car il n'y avait pas d'école dans le village. Quand mes deux jeunes sœurs furent en âge d'aller à l'école, elles furent envoyées à leur tour dans un internat turc récemment ouvert. Elles ne voulaient pas y aller, mais mon père réussit à leur rendre la perspective plus attrayante grâce à des vêtements neufs et des jouets.

Il nous fallait passer un examen avant d'être admis à l'internat ; je le réussis sans difficulté. En tout, il y avait huit cents élèves ; quatre-vingt-dix pour cent étaient des enfants kurdes, dont le gouvernement voulait faire des Turcs.

Dans ma tranche d'âge, nous étions cent vingt garçons, répartis dans trois classes. Le premier jour, on nous emmena dans la grande salle de douche de l'établissement, où on nous examina la tête à la recherche de poux. Ensuite, on nous saupoudra les cheveux de DDT, même à ceux qui ne présentaient pas la moindre trace de vermine. La poudre nous brûlait affreusement la peau, et lorsque nous dûmes peu après nous laver la tête, ce fut au tour de nos yeux.

Ensuite, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en rang devant un infirmier qui tenait une seringue à la main, avec laquelle il nous piqua

dans le bras. On nous vaccinait contre quelque chose, mais on ne nous dit pas ce que c'était. Il utilisa la même seringue pour les cent vingt enfants sans jamais la nettoyer. Le lendemain, nos bras étaient enflammés ; certains avaient le bras enflé au point de ne plus pouvoir le bouger.

Après la vaccination, on nous distribua des caleçons longs, des tricots de corps, des chaussettes, une serviette éponge et un morceau de savon. Chacun de nous, en recevant ces présents, devait prononcer les mots de remerciement suivants: « Que Dieu protège la patrie. Nous faisons le serment de toujours nous battre pour notre pays et de ne jamais le trahir ».

Le moment était venu de nous montrer les dortoirs. Chaque salle comportait quatre-vingt lits superposés. Certains de ces lits étaient à ce point vermoulus qu'on risquait à chaque instant de les traverser et de tomber sur le camarade qui dormait en-dessous. Il nous fallut apprendre à faire nos lits avec des draps et une couverture. Les matelas étaient vieux et tout bosselés, et la housse de coton qui les recouvrait était raide de sueur et d'urine.

Il n'y avait ni eau chaude, ni chauffage dans les dortoirs. En outre, de nombreuses fenêtres étaient cassées. Pendant le semestre d'hiver, il y faisait un froid de canard et nous étions

complètement gelés. Nous nous sommes plaints et avons demandé à la direction d'allumer du feu dans les cheminées. Le directeur répondit que c'était inutile, puisque nous étions des cheminées « naturelles ». D'après lui, l'haleine de quatre-vingt enfants devait suffire à chauffer convenablement les dortoirs.

A dix heures du soir, on éteignait les lumières ; alors, il faisait noir comme dans un four dans nos dortoirs. Mais nous étions incapables de trouver le sommeil et nous nous mettions à chahuter, à siffler et à raconter des histoires qui nous faisaient rire aux éclats. D'épuisement, nous finissions quand même par nous endormir. Le réveil était à six heures : munis de bâtons, les enseignants nous frappaient, nous pinçaient et nous donnaient des coups de pied pour nous faire sortir du lit car nous devons être à temps pour le petit-déjeuner et la première heure de cours.

Les premiers temps, nous portâmes les vêtements qu'on nous avait donnés. Mais après quelques semaines, chacun de nous reçut un costume qui comprenait un pantalon, une veste, une chemise et une cravate. La plupart des garçons venaient de villages kurdes et n'avaient jamais possédé de costume. Les nouveaux habits ne nous transformèrent pas seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur, et changèrent même notre façon de bouger.

Chaque semaine, on nous projetait un film turc. Ces films nous faisaient beaucoup rire et nous nous moquions des paysans qu'ils nous montraient, de leur manière de parler et de s'habiller. Ces gens, qui ressemblaient à nos parents et à nos frères et sœurs, nous étaient présentés comme des êtres primitifs, voire même dangereux.

Nous, par contre, nous ressemblions aux citadins qui apparaissaient sur l'écran et nous nous identifions complètement à ces hommes élégants et vêtus à l'occidentale.

Plus encore que les films, nos enseignants nous poussaient dans cette direction. Nombre d'élèves s'efforcèrent même d'oublier leur langue kurde, croyant qu'ainsi ils apprendraient plus facilement à parler un turc parfait. Ils voulaient à tout prix éviter qu'on pût les prendre pour des Kurdes, puisque, d'après les enseignants, les Kurdes étaient des êtres sans intérêt. Nos livres de classe ne disaient pas autre chose.

Peu à peu, de nombreux garçons s'éloignèrent de leurs parents. De plus en plus d'élèves refusèrent de retourner dans leur village pour y retrouver leur famille pendant les vacances d'été. Ils ne voulaient plus être les enfants de pauvres paysans ou ouvriers agricoles kurdes.

Et quand ces parents venaient parfois leur rendre visite, leurs enfants refusaient même de leur parler, de sorte que les parents devaient retourner au village sans avoir vu leur fils. C'était d'ailleurs un des objectifs de l'école.

Pendant les deux premières années, il n'y eut que des garçons à l'internat. Conséquence naturelle, tous les élèves étaient amoureux des quelques rares enseignantes. Leurs jupes courtes et leurs longs pantalons nous faisaient une effet bœuf. A nos yeux, nos institutrices ressemblaient à des étoiles de cinéma et nous ne séchions jamais leurs cours. Au contraire, notre seul souhait était de voir leur cours de quarante-cinq minutes durer éternellement. Mais, les yeux rivés sur ces femmes merveilleuses, nous n'entendions pas ce qu'elles disaient et n'apprenions strictement rien. Nos enseignants mâles nous firent durement comprendre que nous devions apprendre à parler un turc parfait, si nous voulions un jour épouser de telles femmes.

Mais la troisième année, on vit arriver une cinquantaine de filles. Pour nous, ce fut le début d'une vie nouvelle. Leur présence nous changea du tout au tout. Ceux qui, auparavant, s'étaient montrés paresseux se mirent soudain à faire leurs devoirs. Ceux qui s'étaient toujours promenés avec des chemises chiffonnées se

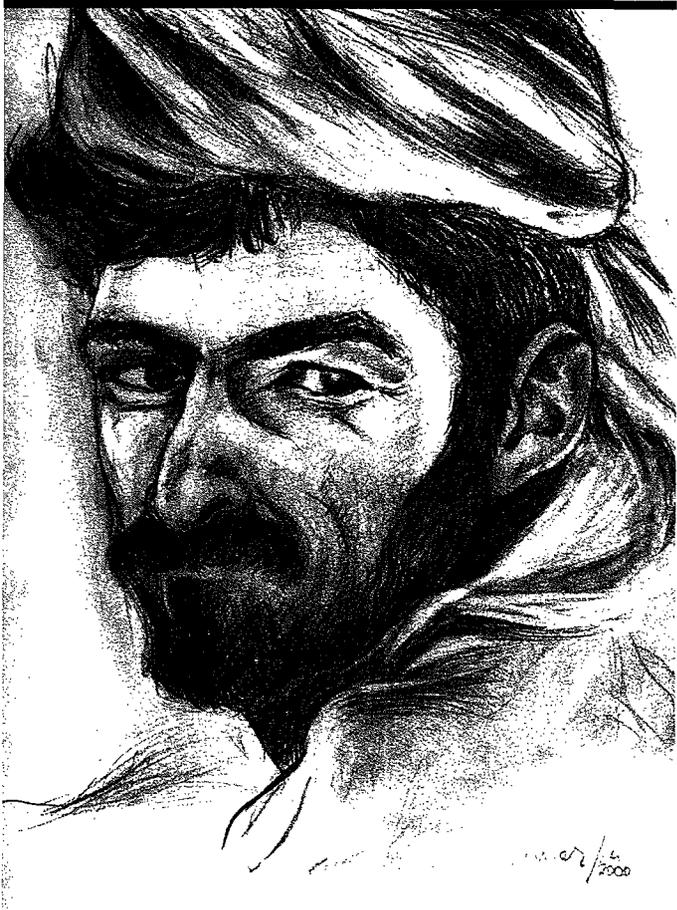
mirent à les repasser. Ceux qui avaient préféré la saleté à la propreté se mirent à se laver plusieurs fois par jour, et ceux qui ne s'étaient jamais brossé les dents se mirent à utiliser leur brosse à dents avec un tel zèle qu'ils la portaient constamment sur eux.

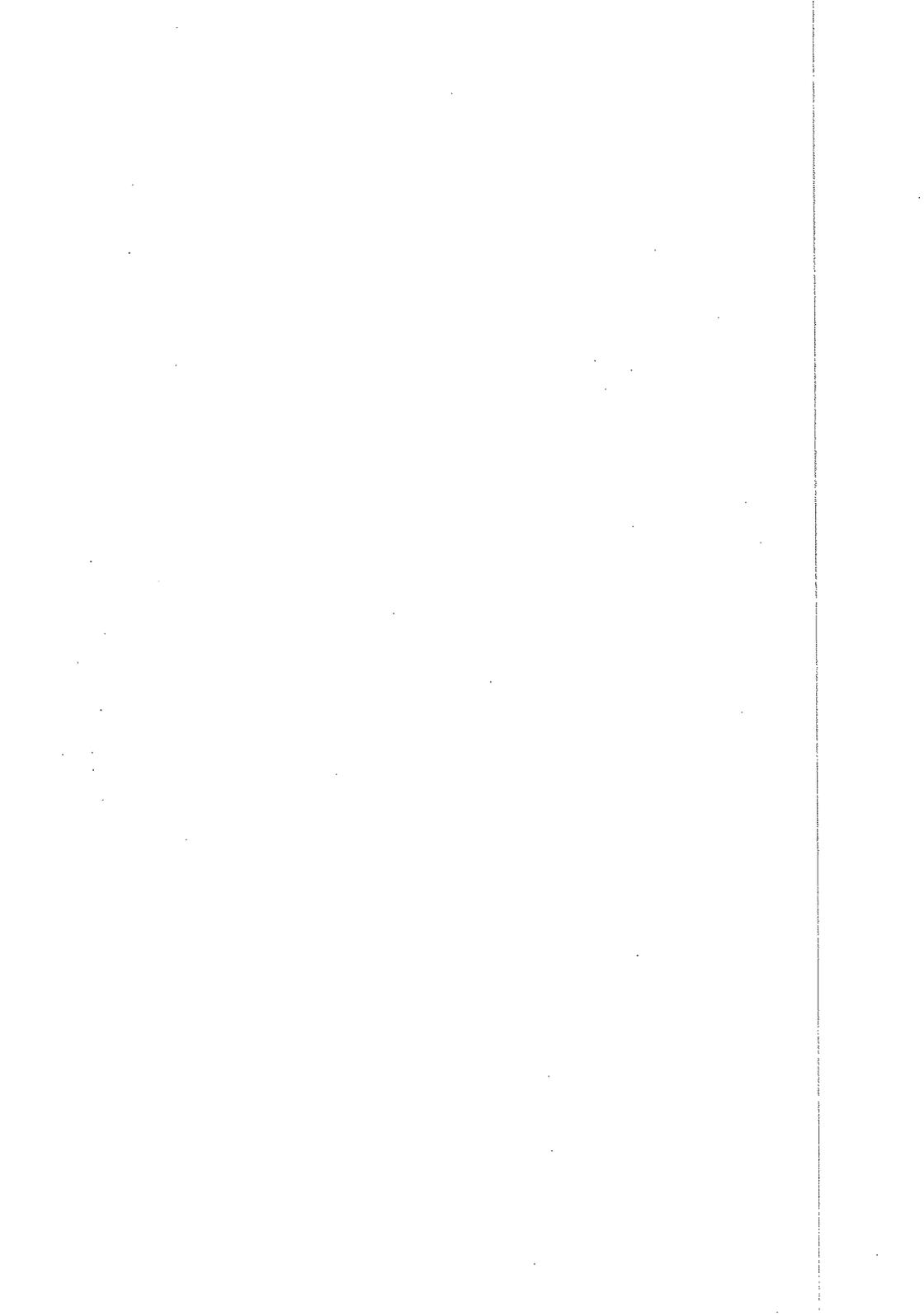
Les quelques rares miroirs dans les dortoirs ne suffisaient plus. Nous nous pressions devant la glace pour nous peigner les cheveux. Et nous arrangions notre cravate et notre col de chemise comme nous l'avions vu faire par les acteurs dans les films. Nous nous proménions avec un mouchoir soigneusement plié dans la poche de nos vestons. Nous achetâmes de la brillantine pour nous coiffer à la manière de certains comédiens célèbres. Nous nous sommes même mis à lire des romans et des poèmes! Notre bibliothécaire eut soudain beaucoup de travail. On lui arrachait littéralement les livres des mains. Le romantisme fleurissait partout, pendant les cours comme pendant nos loisirs.

Les cinquante jeunes filles qui venaient d'arriver étaient des petites paysannes kurdes de villages pareils aux nôtres. Elles aussi se transformèrent au contact de cette nouvelle culture et en recevant une éducation qui leur était inconnue jusqu'alors. Elles commencèrent à s'habiller comme nos enseignantes et même à penser comme elles. Auparavant, nous

n'aurions jamais prêté la moindre attention à ces jeunes filles. A présent, on ne voyait plus qu'elles.

Notre désir le plus ardent était de nous retrouver dans la même classe qu'elles. Pour y parvenir, il fallait avoir de bonnes notes. Alors nous nous sommes tous mis à étudier comme des enragés. Je devins un des meilleurs.





LA FUITE

Mon diplôme d'instituteur en poche, je revins au village. Je venais d'avoir dix-huit ans. J'étais agressif, agité et malheureux. Je ne me sentais ni kurde, ni turc. Je n'avais ni ailes, ni pieds, pas d'identité propre, pas de personnalité à moi.

Les deux cultures si différentes avaient coupé mon cerveau et mon cœur en deux. Lorsque je me rendais en ville, je me sentais comme un villageois, et quand je retournais au village, j'avais l'impression d'être un citadin. Je n'étais chez moi nulle part et me sentais seul et abandonné. J'ignorais ce que j'allais faire de ma vie. Mais l'armée décida pour moi : bien contre mon gré, je dus faire mon service militaire.

Après deux années dans l'armée turque, je revins à nouveau au village de Grand-père. Ce fut ma dernière visite là-bas. Pendant mon service militaire, j'avais commencé à comprendre à quel point la vie au village était injuste. Pour moi, il était impensable que je devienne un jour agha, comme mon père et mon grand-père avant moi. J'envisageai la possibilité de

transformer les propriétés familiales en une coopérative agricole dont les terres appartiendraient à tous. Pour m'y préparer, je me mis à travailler comme saisonnier dans les champs de betteraves sucrières près du fleuve.

Mes compagnons de travail étaient des gens pauvres venus d'une autre région, qui avaient été embauchés pour la saison d'été. La plupart d'entre eux étaient des femmes et des enfants ; par une chaleur de quarante-cinq degrés, ils travaillaient quatorze heures par jour pour un salaire de misère, à peine suffisant pour un morceau de pain.

Je les poussai à se mettre en grève pour tenter d'obtenir un meilleur salaire et une réduction de leur temps de travail. Je voulais leur faire comprendre à quel point ils étaient exploités par mon père et par mes oncles maternels. Je finis par convaincre ces quatre cents malheureux enfants et femmes à faire une grève sur le tas. J'étais heureux.

Quelques amis de l'école normale primaire travaillaient à mes côtés. Nous étions tous des sympathisants du Parti des ouvriers nouvellement créé. Quand la grève commença, nous nous assîmes auprès des femmes et, tout en chantant avec elles, attendîmes l'arrivée des propriétaires, c'est-à-dire mon père et les frères

de ma mère. Nous pensions pouvoir négocier une augmentation des salaires et une réduction du temps de travail avec eux. Mais ce furent des soldats turcs à cheval qui arrivèrent, armés de fusils.

Nous avons essayé de les arrêter, mais ils tirèrent immédiatement en l'air. Alors les femmes apeurées se sont relevées, ont repris leur houe et se sont remises à piocher la terre pour arracher les mauvaises herbes sous les betteraves. La grève était terminée.

Mes amis et moi sommes restés seuls face aux soldats et aux membres de la famille qui les avaient rejoints dans le champ et qui me maudissaient en hurlant que je les avais trahis.

A cet instant, je compris qu'il me serait impossible de retourner au village. Accompagné de mes amis, je partis aussi loin que possible, loin du lieu qui avait vu l'échec de notre révolte. Nous allâmes jusqu'à Istanbul, où la plupart des travailleurs savaient lire et écrire et n'étaient plus aussi craintifs que nos pauvres ouvriers agricoles kurdes. Je trouvai du travail comme journaliste pour un journal syndical.

Mais à Istanbul aussi, j'étais un étranger. J'étais un Kurde, et mon accent kurde me créait des problèmes. Pour faire comprendre aux

Turcs à quel point la situation du peuple kurde était difficile et humiliante, j'écrivis un roman en turc sur la répression subie par mon peuple.

Je ne sais ce que le peuple turc a compris de mon roman, mais je sais que l'appareil de l'Etat, les services secrets turcs, les juges et le procureur général ont parfaitement compris son contenu. Mon livre fut immédiatement interdit, et on me menaça d'une peine de prison de quinze ans. A l'âge de vingt-six ans, j'étais accusé d'être un traître. Devenu un écrivain persécuté, je dus me cacher un certain temps pour échapper à la police ; je décidai de m'exiler.

Après un an passé en Allemagne, j'arrivai en Suède au printemps 1971 - un pays situé dans le grand nord au-delà des montagnes et de la mer, où les gens avaient la même peau claire et les mêmes yeux bleus que nos Turcs de Bulgarie. Ils ne parlaient qu'une seule langue, que je ne comprenais pas.

Je me mis à apprendre le suédois. Mes camarades de classe venaient de tous les pays du monde, et nous ne pouvions nous comprendre que par gestes. Notre nouveau professeur était une femme : jamais elle ne songea à me taper sur la tête avec sa baguette, ni à me contrôler les ongles.

Je venais de commencer une nouvelle vie, celle d'un réfugié politique, mais j'ignorais qu'elle allait durer si longtemps. Ce n'est que vingt-et-un ans plus tard, à l'âge de quarante-sept ans, que je pus retourner pour un bref séjour en Turquie. Mais le village de mon grand-père et de mon enfance, je ne l'ai jamais revu.

LE KURDISTAN ou pays des Kurdes est grand comme la France. Il est situé au coeur du Moyen-Orient et occupe la région montagneuse qui s'étend d'Erzerum, en Turquie, au nord jusqu'aux plaines de Kermanschah, en Iran, au sud. Le Kurdistan qui s'étire du Taurus anatolien à l'ouest au plateau iranien à l'est traverse la formidable chaîne du Zagros. Ses hautes montagnes - tel le mont Ararat, où se serait arrêtée l'arche de Noé et qui culmine à plus de 5000 mètres - sont souvent recouvertes de neiges éternelles. Elles ont donné naissance à des fleuves puissants : le Tigre et l'Euphrate qui l'arrosent avant de se rejoindre pour se jeter dans le golfe arabo-persique. Leurs nombreux affluents arrosent des vallées fertiles, des plaines où près de 30 millions de Kurdes ont bâti de belles villes, des bourgs, de grands et petits villages construits sur les versants des montagnes ou au bord de rivières ombragées de peupliers, de noyers, de platanes. Les paysans cultivent du blé, de l'orge, du riz, du tabac, du coton. Les arbres fruitiers ploient sous les pommes, les poires, les abricots.

Les Kurdes, qui comptent parmi les meilleurs bergers du monde, exportent leur art auprès des autres peuples de la région. Le

sous-sol de leur pays est riche de nombreux gisements de minerais et surtout de pétrole dont les réserves sont immenses.

Par leur langue – le kurde - les Kurdes appartiennent au vaste monde indo-européen. Ils ont une belle littérature qui est aujourd'hui traduite dans plusieurs langues européennes. Dans leur immense majorité, les Kurdes ont adopté l'Islam, et de nombreuses communautés chrétiennes partagent la vie rude des Kurdes.

Mais ce beau pays n'appartient pas aux Kurdes et c'est là leur drame. Il est aujourd'hui divisé entre la Turquie, l'Iran, l'Irak et la Syrie qui ne leur reconnaissent pas le droit d'être kurde. Ils n'ont pas le droit de gérer leur pays, de parler leur langue, de vivre selon leur traditions et leur culture. C'est pour acquérir le droit de vivre libres que les Kurdes se battent âprement dans chacun des pays qui se sont partagé leur territoire.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie BARNÉOUD
B.P. 44 - 53960 BONCHAMP-LÈS-LAVAL
Dépôt légal : mai 2000 – N° d'imprimeur : 11928

mon enfance

AU KURDISTAN

Dans notre village, les enfants devaient apprendre très tôt à se défendre contre les dangers de la nature. Les adultes, nos parents et grands-parents, faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous transmettre un peu de leur expérience de la vie et de leur connaissance des secrets de la nature. Cela s'était toujours passé ainsi dans notre village. Je n'avais que six ans, mais je savais déjà que j'étais différent des autres enfants, plus pauvres.

MAHMUT BAKSI est né en 1944, à Kozluk, au Kurdistan de Turquie. Après des études secondaires, il se lance, dès 1967, dans le journalisme et l'action syndicale. En 1969, il publie son premier roman, Mezra Botan, s'inspirant de la vie des Kurdes de son enfance. Ses écrits, ses activités en faveur du peuple kurde et son syndicalisme lui valent une série de procès. Menacé des années de prison, en Turquie, il se réfugie d'abord en Allemagne puis, en 1971, en Suède où il vit depuis.

Auteur d'une vingtaine de livres dont certains sont traduits en langues étrangères, M. Baksi exerce aussi son métier de journaliste dans la presse suédoise et kurde, il a également réalisé des reportages et des documentaires pour la télévision suédoise.



9 782738 492760

ISBN : 2-7384-9276-2